

MAGNUSON, Roger, *Education in New France*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992. 223 p.

Sylvie Savoie

Volume 47, Number 1, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305201ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305201ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Savoie, S. (1993). Review of [MAGNUSON, Roger, *Education in New France*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992. 223 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(1), 128–130. <https://doi.org/10.7202/305201ar>

MAGNUSON, Roger, *Education in New France*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992. 223 p.

Cette synthèse est le fruit d'un nouveau regard sur l'éducation en Nouvelle-France. L'auteur rassemble les résultats de travaux antérieurs en évitant l'approche apologétique de prédécesseurs comme Amédée Gosselin (1911) et Louis-Philippe Audet (1951).

Un premier chapitre essentiel nous présente le legs de la France en matière d'éducation. Au XVII^e siècle, un intérêt pour les enfants moins bien nantis se développe et, dans les petites écoles qui naissent, s'amorce le passage du latin au français comme langue d'apprentissage. Les concepts d'éducation appliqués dans la colonie, ainsi que la pédagogie (généralement peu adaptée à l'enfant) et les ressources humaines et matérielles proviennent de la mère patrie. Comme en France, c'est l'Église qui contrôle l'éducation. Cependant, le milieu colonial (avec son climat rigoureux, l'éparpillement de sa population peu nombreuse et la canadienisation de la société) forcera le modèle métropolitain à s'adapter au nouveau contexte. La colonie se distingue carrément de la métropole sous le rapport de la clientèle à atteindre. Les communautés religieuses féminines et masculines offrent l'enseignement à deux groupes culturellement distincts: les Amérindiens et les enfants des colons.

L'éducation devient un outil d'évangélisation des Amérindiens. Contrairement aux Récollets, que Magnuson considère culturellement plus agressifs puisqu'ils souhaitent civiliser avant d'évangéliser, les Jésuites adaptent habilement leur enseignement selon les circonstances et la clientèle. Ils se rendent parmi les Amérindiens afin de les instruire dans leur langue. Diverses méthodes sont mises en pratique afin de susciter l'intérêt pour la doctrine catholique et le rituel (jeu, musique, chant, image effrayante). Malgré ces efforts, la mission jésuite ne réussit pas à effectuer autant de conversions qu'on l'anticipait au début. Les séminaires indiens, qui isolent les enfants de leur milieu, échouent également. Outre le coût de l'entreprise, les communautés rencontrent plusieurs obstacles, dont le problème d'attirer puis de garder des élèves qui ont beaucoup de difficultés à s'adapter à leur nouveau mode de vie.

À la fin du XVII^e siècle, les autorités coloniales abandonnent leur tentative d'évangélisation et de civilisation des Amérindiens par le biais de l'école, et les communautés religieuses se tournent alors vers les enfants des colons: une clientèle de plus en plus importante et plus susceptible de répondre aux objectifs du programme. La formation accessible à ces filles et à ces garçons compose la matière des chapitres suivants. L'auteur y brosse une esquisse de l'éducation en Nouvelle-France et tente de cerner la population atteinte par l'enseignement diffusé dans la colonie. Utilisant la signature au mariage comme indicateur de l'alphabétisation, il confirme la différenciation sociale, économique et sexuelle de ce phénomène, de même que la supériorité de la ville sur la campagne. La disparité des taux d'alphabétisation entre les paroisses rurales comme celles de l'Île-aux-Coudres (0%) et de Batiscan (plus du tiers des conjoints signent) soulève l'intérêt. L'auteur poursuit en présentant les différents types d'écoles: les petites écoles ouvertes aux filles et aux garçons (cours primaire), le Collège des Jésuites (cours secondaire avec certaines fonctions de l'enseignement supérieur), les Séminaires de Québec et de Montréal et les écoles spécialisées). L'auteur démontre la faible contribution des Récollets dans le domaine de l'éducation et l'importance de la Congrégation Notre-Dame (en particulier pour l'instruction des filles), la seule à maintenir des écoles dans les paroisses rurales jusqu'aux Frères Charon. La majorité des artisans sont issus du système d'apprentissage, une des entreprises de formation (non institutionnelle) les mieux réussies, selon l'étude.

L'auteur présente un système d'éducation qui n'est pas strictement organisé, un ensemble lâche d'écoles et d'autres formes d'enseignement entre lesquelles la frontière est mal définie. Les petites écoles, qui constituent la majorité des établissements scolaires, se retrouvent principalement autour de Québec, Montréal et Trois-Rivières. On y apprend la lecture, l'écriture, le calcul et la religion. Pour les filles, s'ajoute la préparation à leur futur rôle d'épouse et de mère. Les plus impliquées dans cette tâche, les communautés religieuses, s'accordent sur la priorité de l'enseignement religieux et moral dans l'éducation et le désir d'éviter l'oisiveté chez les jeunes. Outre les communautés religieuses et le curé de la paroisse, le personnel engagé dans les tâches éducatives inclut un nombre important de laïcs, dont le maître d'école. La situation de ce dernier se caractérise globalement par son instabilité, sa mobilité, l'exercice simultané d'un autre métier (soldat, artisan, notaire) et la brève durée de sa fonction.

Le milieu physique et le manque chronique de ressources humaines et matérielles ne permettent pas de rejoindre tous les enfants. L'éducation, œuvre du secteur privé, et qui se veut égalitaire, reste une activité marginale et principalement un phénomène urbain. L'instruction ne semble pas une condition pour survivre ni un besoin ressenti par la majorité de la population. Tous les chapitres mènent à une évidence: la fragilité des écoles. Les communautés religieuses qui se vouent à l'enseignement dépendent de la contribution financière de l'État et des donations de particuliers. À l'exception de quelques-unes, comme celles des religieuses de la Congrégation Notre-Dame, des Jésuites et des Sulpiciens, peu d'écoles connaissent une

existence ininterrompue. Au XVIII^e siècle, la situation ne s'améliore pas; au contraire, l'auteur perçoit une diminution des ressources humaines et matérielles. La diversité des formes d'apprentissage compenserait les faiblesses du système d'éducation en Nouvelle-France.

L'auteur consulte les recherches actuelles et toutes les sources susceptibles d'éclairer le sujet (archives des communautés religieuses, *Relations* des Jésuites, greffes des notaires, etc.). Une lecture plus critique de certains documents permettrait de bonifier l'analyse, car certaines ambiguïtés subsistent. Parfois, le lecteur saisit difficilement la nuance effectuée par l'auteur entre le discours et la réalité lorsqu'il présente les témoignages de contemporains comme les Jésuites et Marie de l'Incarnation (surtout à propos des missions et des séminaires indiens). L'éclatement de l'objet éducation permet d'élargir le champ d'étude en englobant la variété d'enseignement disponible dans la colonie (des missionnaires à l'apprentissage) et invite au renouvellement des questions en histoire de l'éducation (famille, enfance, rôle d'intermédiaire culturel du maître d'école). Les répétitions d'un chapitre à l'autre agacent parfois, mais ne nuisent pas à la démonstration. L'auteur nous donne une synthèse utile et bien menée qui rassemble les connaissances acquises et analyse en profondeur des questions essentielles, comme la pédagogie et l'éducation dans les paroisses rurales.

*Département d'histoire
Université Laval et
Université de Sherbrooke*

SYLVIE SAVOIE